



BORÉAL

Joseph Boyden **Louis RIEL**
et **Gabriel DUMONT**

Extrait de la publication

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

Extrait de la publication

Louis Riel
et Gabriel Dumont

Ce livre est publié à l'initiative et sous la direction de John Saul.

Joseph Boyden

Louis Riel
et Gabriel Dumont

*traduit de l'anglais (Canada)
par Lori Saint-Martin et Paul Gagné*

Boréal

© Joseph Boyden 2010
© Les Éditions du Boréal 2011 pour l'édition en langue française
Dépôt légal : 2^e trimestre 2011
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en Europe : Volumn

L'édition originale de cet ouvrage a été publiée en 2010 par Penguin Canada
sous le titre *Louis Riel and Gabriel Dumont*.

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada*

Boyden, Joseph, 1966-

Louis Riel et Gabriel Dumont
Comprend des réf. bibliogr.

ISBN 978-2-7646-2102-8

1. Riel, Louis, 1844-1885. 2. Dumont, Gabriel, 1837-1906. 3. Rébellion de la rivière Rouge, 1869-1870. 4. Riel, Rébellion de 1885. 5. Métis – Provinces des Prairies – Biographies. I. Titre.

FC3217.L.A1B6914 2011 971.05'10922 C2011-940317-X

ISBN PAPIER 978-2-7646-2102-8

ISBN PDF 978-2-7646-3102-7

ISBN ePUB 978-2-7646-4102-6

Pour Gabriel
Pour Louis
Et, toujours, pour Amanda

Éveil

Gabriel se lève avant l'aube. Comme tous les vrais chasseurs. Il attelle ses chevaux à sa charrette à quatre roues. Il voudrait pouvoir empêcher les essieux de grincer, car ils claironnent son départ à ceux qui ont peur de lui, à ceux qui lui souhaitent du mal. Parmi eux figurent le curé, le père André, et le bureaucrate Lawrence Clarke, ce chien pleurnichard.

La femme de Gabriel a l'habitude des départs matinaux de son mari. Elle en est venue à les attendre, tout comme elle attend le retour de Gabriel, des jours, des semaines ou des mois plus tard, sa charrette lestée des produits de sa chasse. Mais ce voyage-ci, entouré d'un grand secret, revêt une importance capitale pour ceux qui lui ont demandé de l'entreprendre.

Gabriel n'est pas grand. Il est compact et fort, cependant, avec sa large poitrine d'original, ses yeux noirs de corneille, sa barbe de Français et ses hautes pommettes de Sarsi. C'est le chef de la chasse aux bisons, distinction qui commande le respect, signale une habileté extraordinaire et entraîne des responsabilités accablantes. Les bisons ont pratiquement disparu, et les Métis se rabattent

sur leur position de retranchement traditionnelle des temps durs : leurs fermes, ici, dans ce qui sera un jour la Saskatchewan, parcelles longues et étroites, à la mode de la Rivière-Rouge, avec un accès au rivage pour étancher leur soif. Comme les récoltes, les Métis ont besoin d'eau, d'abord et avant tout. Et le découpage des lots qu'ils préconisent est adapté au paysage.

Mais Gabriel n'a pas une âme de fermier. Il sait que quiconque veut aller à l'ouest, ou même à l'est, doit franchir la rivière Saskatchewan Sud, aussi large que jolie. En l'absence de bisons à pourchasser, il a créé une entreprise rentable sur la piste Carlton, à l'endroit où elle s'approche de Batoche. Il exploite un traversier et, parce qu'il aime la compagnie de ses semblables, il a construit un petit magasin qui attire les visiteurs. Quand ils y entrent, les gens s'étonnent toujours de trouver une table de billard trônant au milieu de la pièce. Rien ne fait plus plaisir à Gabriel qu'une bonne partie de billard et, joueur doué, il perd rarement. Dans tout le Nord-Ouest, Gabriel est réputé pour ses talents de chasseur et de chef, mais aussi pour son entregent. C'est un homme respecté.

Le Canada, qui vient de fêter ses dix-sept ans, est sujet aux sautes d'humeur, aux frayeurs et à l'entêtement d'un adolescent. Sur l'ordre de John A. Macdonald, des arpenteurs sont venus dire aux Métis que leur compréhension de leur environnement ne correspond pas à celle d'Ottawa. Les arpenteurs, pour la plupart de simples salariés, ne prennent sans doute aucun plaisir à découper des parcelles imaginaires dans une nature sauvage. Mais leur travail attise la colère des Métis. Après tout, ils ont été refoulés de plus en plus loin à l'ouest, dans le sillage des

bisons, à la recherche d'une vie sauvage. Ce coin de pays, c'est toute leur vie. Ils ne connaissent que la liberté et les caprices des grands espaces.

Et maintenant que la guerre de Sécession est une blessure qui a fini de saigner, mais qui suppure toujours, la nation affamée du sud lorgne vers le nord et l'ouest, suivant sa « destinée manifeste », pour assouvir ses autres appétits. Le gouvernement du Canada, qui mesure bien le danger, pousse ses arpenteurs vers l'ouest, aussi vite qu'ils arrivent à relever des carrés de terre. Un chemin de fer canadien, un cheval de fer capable de galoper d'un océan à l'autre : voilà le seul moyen de montrer aux Américains que le Canada ne fait pas partie de leur destinée. Au diable les Métis qui oseraient ralentir ce progrès.

Aux yeux des messieurs d'Ottawa, les sang-mêlé sont des êtres insolents et têtus. Les Métis sont deux épines aux pieds de John A. Macdonald, qui dirige la ruée vers l'ouest des Anglo-Saxons : un de ses pieds enfle à cause du problème indien, l'autre à cause du problème français. Bien que souvent analphabètes, les Métis, sur le plan politique, sont mieux organisés que les Indiens. Et, au contraire des Québécois, ils ont la bougeotte. Les Métis sont à la fois Indiens et Français. Et ils ne sont ni l'un ni l'autre. Comble de malheur pour Sir John, les Métis se rendent de mieux en mieux compte que leurs actions ont des conséquences qu'Ottawa ne peut ignorer. Et cette conscience populaire est attribuable à un seul homme, un homme que Sir John souhaite depuis longtemps voir mourir ou disparaître. Cet homme, c'est Louis Riel.

Oui, les Métis sont compliqués dans la mesure où ils ont le sang mêlé. Le sang européen — français, le plus

souvent, mais aussi écossais, irlandais ou anglais — comprend le travail des arpenteurs, mais le méprise tout de même. Le sang indien — cri, ojibwé, saulteurs, sarsi, peguis, gens du sang, pied-noir, gros-ventre, déné, notamment — rejette l'idée que la terre puisse appartenir à des humains, à plus forte raison à des gouvernements. Mais, quelques années plus tôt, les Métis ont appris une dure leçon au Manitoba : s'ils ne possèdent pas de titres de propriété sur leurs terres, les bureaucrates d'Ottawa les vendront à d'autres, à de nouveaux venus ou à des hommes représentant des intérêts particuliers. Jusque-là, le gouvernement a fait la sourde oreille aux requêtes des Métis, qui revendiquent des droits de propriété incontestables sur les terres qu'ils occupent et dont ils tirent leur subsistance.

Gabriel, qui entreprend son voyage secret vers le sud avant l'aube de ce matin de juin, a toujours été sous l'emprise de son sang indien. Depuis sa naissance, il vit sur cette terre et de cette terre. C'est un leader métis que les Indiens considèrent comme un chef, craint et respecté par tous ceux qui ont croisé sa route. Jeune homme, à peine adolescent, il a dû tuer des agresseurs sioux au Grand Coteau. Il peut faire sauter la tête d'un canard à cent pas, et il est l'un des rares hommes capables d'appeler le bison en imitant le grognement du mâle, la plainte de la femelle. Gabriel est un cavalier émérite. Outre le français et quelques rudiments d'anglais, il parle six langues autochtones, bien qu'il ne sache ni lire ni écrire.

Mais on ne peut pas mesurer l'intelligence et la sagesse par ces seules aptitudes, en particulier dans les territoires sauvages de l'Ouest canadien, en 1884. Après

tout, il serait risible d'imaginer qu'un politicien du Haut-Canada survive plus de deux ou trois jours dans ces lieux magnifiques, mais peu hospitaliers, où, dans leur quête d'une terre qui leur appartienne, les Métis, Israélites d'un lieu et d'un temps très différents, se sont établis après avoir fui le plus loin possible d'Ottawa.

C'est ainsi que Gabriel, en capitaine de chasse, rôle que lui ont transmis son père et le père de son père, quitte son foyer avant l'aube pour échapper à l'attention de ceux qui lui veulent du mal et entreprend son périple vers le sud, plus de mille kilomètres au milieu de prairies ondulantes, en compagnie de trois alliés dignes de confiance : un Métis français, un sang-mêlé anglais et son propre beau-frère. Deux autres font un bout de chemin, mais décident de ne pas aller jusqu'au bout.

Ce qu'ignore Gabriel Dumont, toutefois, c'est que l'agent local de la Compagnie de la Baie d'Hudson, ce chien de Lawrence Clarke, a eu vent de la mission secrète et a envoyé un câble urgent aux autorités : il faut prendre des mesures et neutraliser Gabriel. Clarke est un homme excitable qui a déjà eu maille à partir avec Gabriel, qu'il a même cherché à faire incarcérer. Clarke soutient que Gabriel fomenté une rébellion et ne craint pas les bains de sang. Il déborde de propos méprisants sur les Métis. Ce qu'il ne dit pas, cependant, c'est que l'échec de la mission de Gabriel et des personnes de son espèce lui rapporterait gros sur les plans politique et financier. La triste ironie, c'est que des bains de sang, de nombreux bains de sang, se préparent bel et bien, et que la responsabilité en incombe pour une large part à Lawrence Clarke.

Si Dumont connaît son pays comme seul le chef de la chasse aux bisons en est capable, le voyage de plus de mille kilomètres qui le conduit de Batoche au Montana, au sud, se déroule en territoire inconnu. Gabriel est partagé entre le sérieux de sa mission d'homme mûr et la joie de découvrir le monde qui a marqué sa jeunesse. Il n'a encore jamais vu les terres qui s'étendent au sud de ce qui sera plus tard la ville de Saskatoon, pays aussi beau que le sien, et la prairie, en cette fin mai, s'éveille sous la poussée des antennaires rosées, des aubrières, des arnicas brillantes, des graines de bœuf, des pieds d'alouette, des gyroselles et des ails tissus.

Quiconque n'a jamais vu les Prairies s'imagine une morne succession de terres plates et toujours pareilles. C'est loin de la vérité. Sous les roues de la charrette, le sol s'élève doucement et se creuse pareillement, et Gabriel épie les environs au cas où des ennemis se tapiraient dans les bosquets de peupliers de Virginie, de chênes à gros fruits ou de peupliers faux-trembles, ou encore dans les vallées plus profondes qui mènent aux rivières. Il évite sans mal les patrouilles de la Police à cheval du Nord-Ouest. Les policiers sont bruyants et laissent partout des marques de leur passage. La plus grande préoccupation de Gabriel, ce sont les bandes d'Indiens hostiles qui risquent de le considérer comme un visiteur importun. Mais, en l'occurrence, les Pieds-Noirs de la région le connaissent et l'accueillent à bras ouverts. Ils lui suggèrent des itinéraires pour entrer en douce aux États-Unis.

Franchissant une soixantaine de kilomètres par jour, Dumont et ses compagnons serpentent à travers les Cypress Hills, repaire et cachette des trafiquants de

whisky. Il traverse la frontière près du fort Assinniboine, au Montana. Les membres de l'expédition savent qu'ils doivent suivre le fleuve Missouri jusqu'à l'endroit où il croise une rivière appelée la Sun. Désormais, Gabriel doit éviter les patrouilles de l'armée des États-Unis et les Indiens qui ignorent sa réputation. Et on raconte effectivement que Gabriel et ses compagnons tombèrent sur un groupe de Gros-Ventres qui n'avaient jamais commercé avec les Métis. Avec sa franchise et son charisme coutumiers, Gabriel réussit toutefois à traverser les terres de la tribu sans payer de droit de passage.

Tôt le matin du dix-septième jour, soit le 4 juin, en plein cœur du printemps, Gabriel et ses émissaires font leur entrée dans la mission de Saint-Pierre, pauvre bourgade composée surtout de Pieds-Noirs. Dans un lieu si petit, ils n'ont aucune difficulté à trouver l'homme qu'ils sont venus chercher. Une vieille femme les informe que Louis Riel assiste à la messe, comme chaque jour. Dumont demande à la vieille d'entrer dans l'église et de dire à Riel que des visiteurs doivent lui parler de toute urgence. Si Dumont est nerveux à l'idée de rencontrer l'homme sur qui les Métis du Canada ont décidé de fonder tous leurs espoirs, il est assez futé pour n'en rien laisser voir.

Tout examen de l'histoire, du passé, entraîne des désaccords. Certains soutiennent que Dumont et Riel s'étaient déjà croisés à l'occasion des luttes métisses du Manitoba, en 1870, quatorze ans plus tôt. D'autres affirment que Dumont et Riel ne s'étaient jamais vus et qu'ils avaient procédé à un simple échange de correspondance, essentiellement une ou deux lettres de soutien que

Dumont avait demandé à d'autres d'écrire pour lui et qu'il avait envoyées à Riel à cette époque-là.

Ce qui ressort clairement des travaux d'éminents historiens canadiens comme George Woodcock et Maggie Siggins, c'est que Riel, au moment où il émerge de l'église, avec sa barbe noire et ses yeux intenses de prophète, ne reconnaît pas Dumont. Et, selon Woodcock, principal biographe de Dumont, Riel s'approche, prend la main de Dumont dans la sienne et dit : « Vous semblez venir de très loin ; je ne vous connais pas mais vous semblez me connaître¹. »

Si de telles paroles le blessent, Dumont, une fois de plus, n'en laisse rien paraître. Il réplique plutôt : « En effet, je vous connais, et je pense que vous devriez me connaître aussi. Ne vous souvenez-vous pas du nom de Gabriel Dumont ? »

Alors seulement une lueur de reconnaissance s'allume dans le regard de Riel. Tous les Métis connaissent le nom de cet homme, un de leurs chefs et de leurs chasseurs les plus éminents. Après deux ou trois civilités de plus, Riel informe les hommes qu'il doit retourner à la messe. Du doigt, il montre la cabane où sa femme, Marguerite, leur offrira à manger.

Plus tard, ce jour-là, Riel écoute Dumont et ses compagnons faire état des inquiétudes des Métis du Canada. Le gouvernement fédéral a envoyé des arpenteurs. Comme il est su de tous, les arpenteurs, là où ils apparais-

1. Par souci d'authenticité, nous avons, chaque fois qu'il a été possible de le faire, utilisé les textes originaux de Riel ou les traductions d'époque, sans les modifier. (N.d.T.)

sent, sont détestés et craints plus encore que les sauterelles qui se pointent à l'horizon, car ils entraînent dans leur sillage des étrangers avides de terres. Bien que les Métis vivent dans les environs de Batoche ou de Saint-Laurent depuis des années, voire des générations, le gouvernement refuse de reconnaître leurs droits sur leurs terres. Il affirme en fait que le découpage des lots à la mode de la Rivière-Rouge ne sera pas reconnu. Aux yeux de John A. Macdonald, les Métis ne sont rien de plus que des squatteurs.

Les bisons ayant pratiquement disparu, les Métis ont désespérément besoin d'être les propriétaires de plein droit des petits lots sur lesquels ils pratiquent une agriculture de subsistance. Mais le premier ministre refuse même d'accuser réception de leurs nombreuses pétitions. De toute évidence, il n'a aucun scrupule à faire comme si les Métis, leurs terres, leur culture et leurs droits n'existaient pas. Le gouvernement espère que le problème métis, pour peu qu'il ferme assez longtemps les yeux sur lui, finira par disparaître.

Dumont, malgré son analphabétisme, est un homme sage. Il sait que Riel comprendra : l'histoire semble en voie de se répéter. La situation ne rappelle-t-elle pas celle que les Métis ont connue au Manitoba, quatorze ans plus tôt ? Leurs droits sont foulés aux pieds, et les autorités s'attendent à ce qu'ils se comportent en moutons et acceptent leur lot (ou, en l'occurrence, leur absence de lot) : l'œuvre d'édification de la nation pourra alors recommencer, et le gouvernement et la grande entreprise — la Compagnie de la Baie d'Hudson — poursuivront leur avancée vers l'ouest, main dans la main.

Une décennie plus tôt, cependant, Louis Riel, mû par sa profonde foi catholique et soutenu par la détermination de tout un peuple à ne pas se laisser bafouer, a défendu les Métis. À la fin, le gouvernement a admis à contrecœur que, dans l'hypothèse où le Manitoba deviendrait une province de la fédération, il serait avisé d'accueillir les pétitions des Métis et de leur accorder quelques parcelles de terre. Consentir semblait une solution plus sensée que d'écraser ce groupe de sang-mêlé belliqueux et, au passage, envenimer les relations avec les Indiens et les Québécois.

Riel, cependant, paya cher sa résistance. Même s'il avait été élu député, il était tellement détesté par les protestants anglais que sa tête fut mise à prix par rien de moins que le premier ministre de l'Ontario. Par la suite, un accord discret, imposé par John A. Macdonald, se solda par le bannissement de Riel. Et depuis, tel un prophète israélite, Riel avait erré tout le long de la frontière nord des États-Unis, du Vermont au Montana en passant par le Minnesota, en rêvant d'un retour dans sa terre promise.

La répétition des mêmes événements une quinzaine d'années plus tard, ce marchandage entre les Métis et les Canadiens, n'est peut-être au fond qu'un jeu, comme le billard. Visez juste et ne laissez à l'adversaire que les possibilités qui vous arrangent. Forcez-le à rater son coup et profitez de sa faiblesse. Mais John A. Macdonald refuse de s'approcher de la table, refuse même d'admettre que Gabriel et les Métis ont leur propre table. Lorsqu'il apprendra que Louis Riel est rentré d'exil, comprend Gabriel, le gouvernement devra en prendre acte, devra jouer à ce jeu de stratégie avec les sang-mêlé.

Et, en joueur de billard émérite, Dumont met la table pour Riel, lui demande de revenir et de jouer de nouveau au jeu auquel il est incapable de résister. Dumont présume que Riel n'a pas perdu la flamme : l'amour qu'il porte à son peuple lui commandera de rentrer à la maison avec Dumont et compagnie pour offrir la résistance nécessaire aux Canadiens.

La célèbre réponse de Riel aux hommes venus lui demander son aide est du plus pur Riel dans la mesure où, de l'extérieur, elle paraît bizarre, voire un peu folle. Mais, aux yeux de ceux qui connaissent bien Riel, en particulier le Riel des dernières années d'errance dans les terres sauvages de l'Amérique, elle renferme sans doute une curieuse logique.

— Dieu veut vous faire comprendre, commence Riel à l'intention des quatre hommes qui, à sa table, l'écoutent avec attention, que vous êtes là dans un beau chemin, car vous venez à quatre et vous arrivez le quatre de mai. Et vous voudriez en avoir un cinquième pour vous en retourner, mais je ne puis vous répondre aujourd'hui. Attendez jusqu'à demain matin et alors je vous donnerai ma décision.

La réponse désarmante de Riel inquiète-t-elle Dumont ? Le cas échéant, il n'en dira jamais rien, même s'il avoue n'avoir jamais oublié les mots de Riel. Peut-être ses compagnons et lui considèrent-ils Riel comme un mystique, un homme sensible à des formes d'énergie que le commun des mortels ne peut ni comprendre ni percevoir. Peut-être aussi l'ombre d'un doute s'insinue-t-elle en Gabriel, le force-t-elle à se demander s'il a eu raison de faire tout ce chemin pour demander à un

homme qui n'a peut-être pas toute sa tête de conduire son peuple vers la liberté.

Pendant le reste de la journée, Dumont, qui attend la réponse de Riel, passe sans doute son temps à examiner toutes sortes d'éventualités. Ne serait-il pas facile de considérer Jeanne d'Arc comme une folle? Et les prophètes de la Bible? Et Jésus lui-même? Non pas que Gabriel compare Riel à Jésus, car ce serait un blasphème. Personne ne peut nier pourtant qu'une flamme brûle en Riel, une flamme si vive que ses yeux, lorsqu'il parle avec passion, semblent s'embraser. Et n'est-ce pas Riel qui, quelques années plus tôt, a réussi à assurer aux Métis une certaine forme de justice? Il est l'un des premiers Métis à avoir fait des études universitaires. C'est un homme de Dieu, doublé d'un familier des officines du pouvoir de l'homme blanc. Les Métis de la Saskatchewan, groupe disparate dont le gouvernement ignore systématiquement les pétitions, ont-ils d'autre choix? Riel voit clair dans le jeu du gouvernement, et il a fait la preuve de sa capacité à obtenir des résultats. Dumont et les autres peuvent bien s'accommoder de ses excentricités et de ses vues religieuses plutôt extrémistes. C'est un petit prix à payer pour la reconnaissance de leurs droits. Non? La nuit du 4 juin 1884, Dumont, allongé dans la cabane du prophète métis, dort-il d'un sommeil paisible?

À la demande de Riel, Dumont, tôt le lendemain matin, va entendre la messe avec lui. Dumont n'est pas particulièrement porté sur la religion, loin s'en faut, mais il respecte l'Église et a conscience du pouvoir considérable qu'elle exerce sur la vie des Métis, profondément

Table des matières

1 • Éveil	9
2 • Transformation	25
3 • Promesse	41
4 • Secret	49
5 • Serment	63
6 • Accélération	79
7 • Décimation	89
8 • Ordination	101
9 • Goliath	107

10 • Désert	123
11 • Traversée	129
12 • Mots	133
13 • Chasse	159
Épilogue	173
Remerciements	179
Sources	181
Chronologie	185

CRÉDITS ET REMERCIEMENTS

La traduction de cet ouvrage a été rendue possible grâce à une aide financière du Conseil des Arts du Canada.

Nous remercions le gouvernement du Canada de son soutien financier pour nos activités de traduction dans le cadre du Programme national de traduction pour l'édition du livre.

Les Éditions du Boréal reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC)

Les Éditions du Boréal sont inscrites au Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée de la SODEC et bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

Illustrations de la couverture : Portrait de Louis Riel, lithographie, 1885, Bibliothèque et Archives Canada, Collection Louis Riel, C-121142; Gabriel Dumont, photographie, vers 1885, Bibliothèque et Archives Canada, PA-117943.

EXTRAIT DU CATALOGUE

- Mark Abley
Parlez-vous boro?
- Marcos Ancelovici et Francis Dupuis-Déri
L'Archipel identitaire
- Bernard Arcand
Abolissons l'hiver!
Le Jaguar et le Tamanoir
- Margaret Atwood
Cibles mouvantes
Comptes et Légendes
- Denise Baillargeon
Naître, vivre, grandir. Sainte-Justine,
1907-2007
- Bruno Ballardini
Jésus lave plus blanc
- Maude Barlow
Dormir avec l'éléphant
- Maude Barlow et Tony Clarke
L'Or bleu
- Pierre Beaudet
Qui aide qui?
- Éric Bédard
Les Réformistes
- Thomas R. Berger
La Sombre Épopée
- Gilles Bibeau
Le Québec transgénique
- Gilles Bibeau et Marc Perreault
Dérives montréalaises
La Gang : une chimère à apprivoiser
- Michel Biron
La Conscience du désert
- Michel Biron, François Dumont
et Élizabéth Nardout-Lafarge
Histoire de la littérature québécoise
- François Blais
Un revenu garanti pour tous
- Mathieu Bock-Côté
La Dénationalisation tranquille
- Jean-Marie Borzeix
Les Carnets d'un francophone
- Gérard Bouchard et Alain Roy
La culture québécoise est-elle en crise?
- Serge Bouchard
L'homme descend de l'ourse
Le Moineau domestique
Récits de Mathieu Mestokosho,
chasseur innu
- Gilles Bourque et Jules Duchastel
Restons traditionnels et progressifs
- Joseph Boyden
Louis Riel et Gabriel Dumont
- Philippe Breton et Serge Proulx
L'Explosion de la communication à l'aube
du xx^e siècle
- Dorval Brunelle
Dérive globale
- Georges Campeau
De l'assurance-chômage à l'assurance-emploi
- Jean Carrette
L'âge dort?
Droit d'ainesse
- Claude Castonguay
Mémoires d'un révolutionnaire tranquille

- Luc Chartrand, Raymond Duchesne
et Yves Gingras
Histoire des sciences au Québec
- Julie Châteauevert et Francis Dupuis-Déri
Identités mosaïques
- Jean Chrétien
Passion politique
- Adrienne Clarkson
Norman Bethune
- Chantal Collard
Une famille, un village, une nation
- Nathalie Collard et Pascale Navarro
Interdit aux femmes
- Douglas Coupland
Marshall McLuhan
- Gil Courtemanche
La Seconde Révolution tranquille
Nouvelles Douces Colères
- Harold Crooks
La Bataille des ordures
Les Géants des ordures
- Tara Cullis et David Suzuki
La Déclaration d'interdépendance
- Michèle Dagenais
Montréal et l'eau
- Louise Dechêne
Habitants et Marchands de Montréal au
xvii^e siècle
Le Peuple, l'État et la guerre
au Canada sous le Régime français
- Serge Denis
Social-démocratie et mouvements ouvriers
- Benoît Dubreuil et Guillaume Marois
Le Remède imaginaire
- Carl Dubuc
Lettre à un Français qui veut émigrer au
Québec
- André Duchesne
Le 11 septembre et nous
- Christian Dufour
La Rupture tranquille
- Valérie Dufour et Jeff Heinrich
Circus quebecus. Sous le chapiteau
de la commission Bouchard-Taylor
- Renée Dupuis
Quel Canada pour les Autochtones?
Tribus, Peuples et Nations
- Shirin Ebadi
Iranienne et libre
- Joseph Facal
Quelque chose comme un grand peuple
Volonté politique et pouvoir médical
- Joseph Facal et André Pratte
Qui a raison?
- David Hackett Fischer
Le Rêve de Champlain
- Vincent Fischer
Le Sponsoring international
- Dominique Forget
Perdre le Nord?
- Graham Fraser
Vous m'intéressez
Sorry, I don't speak French
- Alain-G. Gagnon et Raffaele Iacovino
De la nation à la multination
- Lysiane Gagnon
Chroniques politiques
L'Esprit de contradiction
- Robert Gagnon
Questions d'égouts
- Danielle Gauvreau, Diane Gervais et Peter
Gossage
La Fécondité des Québécoises
- Yves Gingras et Yanick Villedieu
Parlons sciences
- Jacques T. Godbout
Le Don, la Dette et l'Identité
L'Esprit du don
- Peter S. Grant et Chris Wood
Le Marché des étoiles
- Allan Greer
Catherine Tekakwitha et les Jésuites
Habitants et Patriotes
La Nouvelle-France et le Monde
- Scott Griffin
L'Afrique bat dans mon cœur
- Steven Guilbeault
Alerte! Le Québec à l'heure
des changements climatiques
- Tom Harpur
Le Christ païen
L'Eau et le Vin
- Jean-Claude Hébert
Fenêtres sur la justice
- Michael Ignatieff
L'Album russe
La Révolution des droits
Terre de nos aïeux

- Jane Jacobs
La Nature des économies
Retour à l'âge des ténébres
Systèmes de survie
Les Villes et la Richesse des nations
- Daniel Jacques
La Fatigue politique du Québec français
Les Humanités passagères
Nationalité et Modernité
La Révolution technique
Tocqueville et la Modernité
- Stéphane Kelly
À l'ombre du mur
Les Fins du Canada
La Petite Loterie
- Will Kymlicka
La Citoyenneté multiculturelle
La Voie canadienne
- Robert Lacroix et Louis Maheu
Le CHUM : une tragédie québécoise
- Céline Lafontaine
Nanotechnologies et Société
- Jean-Christophe Laurence et Laura-Julie Perreault
Guide du Montréal multiple
- Adèle Lauzon
Pas si tranquille
- Michel Lavoie
C'est ma seigneurie que je réclame
- Jocelyn Létourneau
Les Années sans guide
Passer à l'avenir
Que veulent vraiment les Québécois?
- Jean-François Lisée
Nous
Pour une gauche efficace
Sortie de secours
- Jean-François Lisée et Éric Montpetit
Imaginer l'après-crise
- Jocelyn Maclure et Charles Taylor
Laïcité et liberté de conscience
- Marcel Martel et Martin Pâquet
Langue et politique au Canada et au Québec
- Monia Mazigh
Les Larmes emprisonnées
- Michael Moore
Mike contre-attaque!
Tous aux abris!
- Patrick Moreau
Pourquoi nos enfants sortent-ils de l'école ignorants?
- Michel Morin
L'Usurpation de la souveraineté autochtone
- Anne-Marie Mottet
Le Boulot vers...
- Christian Nadeau
Contre Harper
- Pascale Navarro
Les femmes en politique changent-elles le monde?
Pour en finir avec la modestie féminine
- Antonio Negri et Michael Hardt
Multitude
- Lise Noël
L'Intolérance
- Martin Pâquet
Tracer les marges de la Cité
- Jean Paré
Conversations avec McLuhan, 1960-1973
- Roberto Perin
Ignace de Montréal
- Daniel Poliquin
René Lévesque
Le Roman colonial
- José del Pozo
Les Chiliens au Québec
- André Pratte
L'Énigme Charest
Le Syndrome de Pinocchio
Wilfrid Laurier
- Jean Provencher
Les Quatre Saisons dans la vallée du Saint-Laurent
- John Rawls
La Justice comme équité
Paix et démocratie
- Nino Ricci
Pierre Elliott Trudeau
- Noah Richler
Mon pays, c'est un roman
- Jeremy Rifkin
L'Âge de l'accès
La Fin du travail
- Christian Rioux
Voyage à l'intérieur des petites nations

Antoine Robitaille
Le Nouvel Homme nouveau

François Rocher
Guy Rocher. Entretiens

Jean-Yves Roy
Le Syndrome du berger

Louis Sabourin
Passion d'être, désir d'avoir

Christian Saint-Germain
Paxil^(®) Blues

John Saul
Dialogue sur la démocratie au Canada
Mon pays métis

Rémi Savard
La Forêt vive

Dominique Scarfone
Oublier Freud?

Michel Seymour
De la tolérance à la reconnaissance

Patricia Smart
Les Femmes du Refus global

David Suzuki
Ma dernière conférence
Ma vie
Suzuki : le guide vert

David Suzuki et Wayne Grady
L'Arbre, une vie

David Suzuki et Holly Dressel
Enfin de bonnes nouvelles

Charles Taylor
L'Âge séculier
Les Sources du moi

Pierre Trudel
Ghislain Picard. Entretiens

Christian Vandendorpe
Du papyrus à l'hypertexte

Yanick Villedieu
La Médecine en observation
Un jour la santé

Jean-Philippe Warren
L'Engagement sociologique
Hourra pour Santa Claus!
Une douce anarchie

Ce livre a été imprimé sur du papier certifié FSC.



MISE EN PAGES ET TYPOGRAPHIE :
LES ÉDITIONS DU BORÉAL

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN AVRIL 2011
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE GAUVIN
À GATINEAU (QUÉBEC).



Joseph Boyden Louis RIEL et Gabriel DUMONT

Fou ou bien héros? Homme d'État visionnaire ou bien fanatique religieux? Qui était donc Louis Riel, l'homme qui a défendu son peuple contre l'invasion des colons blancs? L'homme en qui on reconnaît aujourd'hui le père du Manitoba et qui a enflammé les passions au Québec, soulevant la colère des francophones contre Ottawa?

Tout à l'opposé, Gabriel Dumont était un homme pragmatique, excellent chasseur, rompu aux tactiques de la guérilla, qui se méfiait du fanatisme de Riel. Il semble ne pas avoir mesuré les conséquences de son geste, quand il a ramené Riel de son exil américain. Et, bien sûr, il était loin de se douter que la pendaison de celui-ci allait attiser pour longtemps la mésentente entre les peuples fondateurs du Canada.

L'excellent romancier canadien-anglais Joseph Boyden, d'ascendance métisse, fait revivre pour nous ces deux personnalités si contrastées en recréant de façon extraordinairement convaincante la pensée et la parole des deux hommes.

Joseph Boyden est l'auteur de nouvelles (Là-haut vers le nord, 2008) et de romans (Le Chemin des âmes, 2006, et Les Saisons de la solitude, 2009).